

***Vitalité et omniprésence du nouchi dans les usages linguistiques ivoiriens :
contextes d'apparition et d'émergence***

Konan Paul Armand YAO

Université Alassane OUATTARA

yaokonan679@gmail.com

Résumé :

Les mots étant des liens de la société et les dépositaires de toutes nos connaissances, il s'ensuit que l'imperfection des langues est une source d'erreurs. Il serait impossible de ramener le français au plan de la nature et de l'affranchir entièrement des caprices de l'usage. Le sort de toutes les langues est d'éprouver des modifications ; il n'est pas jusqu'aux lingères qui n'aient influé sur la nôtre, et supprimé son « bon usage » en idiome approprié par les populations de Côte d'Ivoire. Quand un peuple est composite, sa langue s'affranchit du français de France et établit un lien entre les paroles et les pensées.

Mots-clés : français (langue)/appropriée, langue (nouchi)/Côte d'Ivoire, substitution linguistique

Abstract:

As words are links of society and repositories of all our knowledge, it follows that the imperfection of languages is a source of error. It would be impossible to reduce the French to the plane of nature, and to liberate it entirely from the caprices of use. The fate of all languages is to experience modifications; it is not up to the men who have not influenced our own, and removed its "good use" in idiom appropriate by the people of Côte d'Ivoire. When a people are composite, their language frees themselves from the French of France and establishes a link between worlds and thoughts.

Keywords: French (language) / appropriate, language (nouchi) /Côte d'Ivoire, linguistic substitution

Introduction

La langue française a conquis l'estime de l'Afrique subsaharienne et francophone, et depuis les colonisations jusqu'aux indépendances elle y est classique : notre but n'est pas d'assigner les causes qui lui ont assuré cette prérogative. Cependant, dans sa démarche claire et méthodique, le français permet à la pensée de se dérouler facilement ; c'est ce qui lui donne un caractère de raison, de probité, que dans nos faubourgs, il est reconnu et propre à garantir des conversations intelligibles et même des ruses diplomatiques dans la mesure où c'était une occasion pour nos différents États d'intervenir dans la vie des gens et de contrôler la langue. C'est dire que nos idiomes ne sont pas admis dans la vie politico-économique et sociale de nos États. On reconnaît ce fait par les nouveaux indépendants d'Afrique qui devaient tout à la

métropole, depuis leur langue jusqu'aux manières de vivre. La réalité existentielle rattrape toujours les peuples, les populations de certains États africains comme la Côte d'Ivoire décident d'employer divers dialectes traduits littéralement en français pour défendre leurs idéologies communes et négocier avec les autres afin d'obtenir un meilleur prix de vie sociale. Notre idiome devient un moyen de transaction, usité dans plusieurs villes ivoiriennes et éprouva des modifications successives en fonction de l'agglomération. De villes en villes, cet idiome, qui a une variabilité de prononciation en milieux urbains et des incidences sur la langue proprement dite qui semble être un nouveau parler entre ivoiriens, le nouchi de Côte d'Ivoire, langue urbaine est un processus évolutif déclenché ou réactivé par les potentialités référentielles de nos dialectes. C'est déjà ouvrir le système de la langue aux dynamiques du discours mais n'envisager les stratégies de communication et leurs traces linguistiques que du point de vue fonctionnel. Ce parler montre que les ivoiriens, usagers du français, dans leur utilisation sporadique, mêlée ou alternée, de ressources linguistiques identifiables comme du français, peuvent en fonction des interprétations voulues, soit en effacer l'altérité dans une appropriation vernaculaire, soit au contraire utiliser une marque discursive de choix de code. Ce choix peut impliquer une représentation normative posant le français comme délimité dans le répertoire des langues et assigné à des fonctions sociales définies. Or, une langue n'est pas seulement synchronique, son côté diachronique fait qu'elle révèle le droit aux ivoiriens en leur ouvrant une route de la liberté linguistique et sûrement un moyen de se sentir ivoirien par une syntaxe relâchée, ou toutes les tournures personnelles et impersonnelles de la langue française sont bannies des phrases qu'ils construisent pour communiquer. Ainsi, nous disons que le nouchi qui porte l'empreinte des divers peuples de Côte d'Ivoire, devient une langue identitaire avec des structures simplifiées, juxtaposées, que l'ivoirien use pour marchander, communiquer, transmettre parfois des messages officiels ou haranguer les autres. Nous nous rendons compte que la situation linguistique repose sur une grande diversité où prédominent un grand nombre de dialectes extraordinairement appropriés par les populations.

De tout, quelles sont les caractéristiques du mot en nouchi ? Cet idiome, n'emploie-t-elle pas des altérations sensibles par l'emploi des termes impropres ? Cela fait du nouchi une langue inadaptée aux circonstances officielles d'une Nation. Et pourtant, cette manière de s'exprimer est une partie inhérente de la vie des ivoiriens et considérée comme de l'argot par les puristes de la langue française poussait M. Gassama cité par E. Biloa (2007, p. 177) à dire ceci : « Les francophones sont contraints de casser le coup de la syntaxe de France ».

De tout de ce qui précède nous postulons comme hypothèses que la formation des mots en nouchi se fonde sur les procédés de créations linguistiques des langues qui forment son substrat.

Il faut noter que plusieurs opérations seront mises en exergue aux niveaux morphologiques et lexicologiques dans la construction des mots en nouchi car la vitalité de ce parler peut s'expliquer par son hétérogénéité et son caractère cryptique.

Cette étude nous permettra de rendre compte de l'omniprésence des mots en nouchi dans le parler quotidien des ivoiriens et son contexte d'émergence dans ladite société avec des procédés de constructions lexicales territoriales.

1. La construction locative du français pratiqué en Côte d'Ivoire

Le « nouchi », ce français pratiqué dans les faubourgs, son lieu de naissance par le grand nombre d'illettrés, de déscolarisés, sa propagande dans les agglomérations semi-huppées et huppées par des proximités langagières, se caractérise entre autres comme le *peul* ou *wolof*, *sango*, *swahili* par sa syntaxe qui ne se plie pas aux règles de la grammaire française. Cette syntaxe se particularise par l'emploi de mots et des transcriptions littérales des mots du dialecte

en français avec des déplacements insolites des constituants de la phrase, des omissions volontaires car inconnues par l'utilisateur francophone non ivoirien. Cette pratique langagière se différencie du français normatif par sa syntaxe contextualisée car tout ce qui se dit, ne peut forcément être écrit, a été décrypté par l'utilisateur ivoirien. Ainsi, cette syntaxe se présenterait comme suit :

1.1. Les déplacements insolites des constituants de la phrase

Dans le français normatif, une phrase obéit généralement à cette structure de base : S (sujet) + V (verbe) + C (complément). À partir de cela, peut se créer d'autres phrases, mais en respectant cette structure de base. Alors qu'une phrase reste une, pourvu que nous la comprenions. Peu importe où se trouvent les constituants ; la phrase, une fois qu'elle véhicule un message que le destinataire peut déchiffrer aisément, demeure un moyen de communication. Ce parler à l'ivoirienne ne se cantonne pas sur les règles régies par la grammaire mais s'étendent à redire surtout qu'à écrire autrement la phrase en disposant à leur guise les éléments paradigmatiques sur l'axe des syntagmes. Ce choix bouleverse l'ordre des mots. Voici un exemple à titre indicatif avec un détail fait sur des éléments que nous utiliserons pour produire cette phrase. :

Pahé (diminutif de la locution de subordination de cause parce que) ; le *môgô* (mot en dialecte Malinké parlé originellement au nord de la Côte d'Ivoire, un homme, l'homme) a vu *l'arhant* (a vu l'argent), *i 'ne veux plus partir* (il ne veut plus partir). Ce qui donnerait en nouchi : *pahé le môgô a vu l'arhant, i 'ne veux plus partir*. Si nous réécrivons cette phrase en tenant compte des éléments entre parenthèses nous aurons celle-ci : Parce l'homme a vu l'argent, il ne veut plus partir. Implicitement la première phrase produite est le reflet de la seconde c'est dire que la syntaxe de ce français s'il est restaurée pourrait servir de socle à une particularité d'expression à l'ivoirienne où la subordonnée vient avant la principale. Et sa structure visible est la suivante : LC (locution conjonctive) + GN (groupe nominal) + V (verbe) + GN+ S (sujet, pronom personnel) + V (verbe) + LN (locution de négation) + I (infinitif). Cette segmentation oralisée, prouve que ce parler met en évidence des procédés syntaxiques subnormés au français avec un mélange de dialecte. Cette phrase est comprise par les ivoiriens peu importe leur milieu sociale. Ne sera-t-il pas mieux de l'institutionnaliser afin de permettre à tous de se faire comprendre dans une sphère linguistique spécifique avant de pouvoir l'imposer comme une marque déposée dans les différentes négociations transactionnelles. C'est dire qu'entre gens de la même Nation, cette manière de parler pourrait être officielle afin de ne pas dévoiler des stratégies.

1.2. Le bruissement langagier de la langue

Ce parler urbain peut faire des omissions et des non-dits de mots qui devaient exister mais oublier dans la construction de la phrase. Ces omissions souvent même ignorées par l'utilisateur pourraient s'expliquer. Répéter un mot dans leurs constructions, est illusoire dans la mesure où ces mêmes mots de sens précis sont déjà usités à un autre endroit du contexte, il serait inutile de les redire car ces mots sont supposés être comme dans une situation précise du discours. D'où ce parler encore très oral sur le plan formel et s'identifiant à une manière de s'exprimer propre à l'utilisation du dialecte chez l'ivoirien. Ce français ou « Nouchi » se débarrasse des normes académiques et des oralités franco-françaises, et tente d'instaurer une langue avec une syntaxe particulière non unanime. Ces omissions sont tributaires de l'environnement socio culturel des usagers. Ce français fortement influencé par les cultures et les langues premières des ivoiriens, est un processus de créativité néologique de mots. Et cet

exemple, est une possibilité de construction de phrase néologique : *Le chief coupe parole là comme ça, moi j'digère pas ça, nous allons nou redjô*. Cette phrase est volontairement ambiguë dans un français dit normatif. En d'autres termes, pour lever cette ambiguïté sémantique, il suffirait de dire que *coupe* c'est stopper la parole brusquement sans que le locuteur n'aille au bout de ces idées et *digère* ne pas être d'avis. Cette interrogation pourrait surgir de cet état des faits : comment avec un nombre fini d'éléments peut-on encoder et décoder un nombre infini de phrases, comment un locuteur peut-il comprendre une phrase qu'il n'a jamais entendue ou émettre une phrase qui n'a jamais été émise dans une sphère linguistique donnée ? L'usager ivoirien a modélisé une créativité qui se manifeste par l'usage de la langue par l'édifice de la grammaire générative, un ensemble de règles qui permettent de passer des structures profondes aux structures de surface, avec une évolution notable dans la façon de traiter le problème sémantique.

1.3. L'innovation sociolinguistique embryonnaire

La langue, qu'elle soit première, empruntée ou imposée, est un système régulièrement différencié. Le locuteur idéal, où nous reconnâtrons volontiers, devrait être le sujet libre et transcendantal de l'idéalisme bourgeois, cède la place au locuteur socialement diversifié d'une communauté linguistique complexe, c'est-à-dire palpable. La perspective est d'intégrer dans le modèle linguistique les variables de la communication, c'est-à-dire de l'acte de parole socialement déterminé. On permettra aux ivoiriens de relativiser la norme selon les situations sociales, les types de discours et les circonstances particulières de leur production. Leur parler traduit systématiquement leur personnalité, réelle ou imaginaire, du locuteur, de l'interlocuteur, ou des deux à la fois, et selon les relations qu'ils entretiennent ou feignent d'entretenir avec le thème du discours. Nous reprenons ainsi, mais sur de nouvelles bases, tout ce que nous avons appris du colon, de la littérature sur la modification des genres et des tons, sur les mêmes données de départ composer un énoncé polémique, hautain, suppliant, obséquieux, sobre, technique, noble, argotique, etc. Ces variations peuvent donner libre cours à la fantaisie des locuteurs, et parfois lever certaines inhibitions si chacun est libre de choisir ou de ne pas choisir ses personnages et ses situations. Elles favorisent aussi une réflexion collective et méthodique sur les ressources de la langue : intonation, pauses, choix des mots, syntaxe, modifications de l'énoncé, rapports, entre l'implicite et l'explicite.

Nous devons encourager, chez les usagers de la langue française, ces deux vertus que sont authenticité dans l'expression de soi-même, couplée avec l'adresse dans les rapports langagiers avec autrui car il est impossible qu'un sujet acquière une maîtrise totale, passive et active, dans tous les registres et niveaux de langue socialement diversifiés. L'appropriation totale des techniques d'expression ne peut en effet prendre son essor que sur la base du système de valeurs du groupe auquel il s'adresse, et doit être cohérent avec les finalités sociales que ce groupe se fixe. Et donc, ce français à l'ivoirienne est une compétence linguistique.

Le français pratiqué en Côte d'Ivoire est socialement linguistique. Des faits banaux ou réels sont des sujets de production de phrases, de discours chez l'usager ivoirien avec une syntaxe semblable au dialecte. Ce qui confère à leur parler une spécificité unique. Ici, les constituants syntaxiques sont très relâchés et marquent une rupture d'avec les normes préétablies. Analyser l'écriture de ce parler urbain « Nouchi », est un exercice très complexe d'autant qu'il s'agit de l'invention d'une syntaxe textuelle brisant les traditions de la grammaire et de la linguistique à un certain degré. Désormais, en Côte d'Ivoire, les usagers sont engagés dans l'aventure de nouvelles manières de s'exprimer en français. Ainsi, s'établit un style de parler fait pour véhiculer implicitement des idéologies.

2. Le Nouchi, un parler avec une idéologie fonctionnelle

Les phrases, les discours ou énoncés produits font partie intégrante de la vie sociale. Ils sont souvent les premiers matériaux d'une langue et ont leurs référents et contextes socio-historiques qui laissent transparaître des thèmes qui engendraient des idéologies. L'idéologie ici se dessine et s'opère avec différents types d'art. Et une langue par sa syntaxe peut être un moyen implicite de clamer des idéologies. Celles-ci peuvent être des croyances, des principes, des us et coutumes, ainsi que des programmes politiques. C'est dire qu'elles sont des représentations mentales dès lors que des hommes nouent entre eux des liens. À cet effet, ce français tant prisé en Côte d'Ivoire, devient une idéologie liée à des manifestations concrètes dans la société. Le Nouchi est un jeu d'idées conçu à partir de mots ou de syntaxes hors norme, inimitable sur le monde des idées comme produit social. Partant de cela, il assure la cohésion des individus dans leur rôle, leur fonction et leurs rapports sociaux. Il imprègne certaines activités de l'homme y compris sa pratique économique et politique, ce qui est susceptible de transformer le milieu naturel ou de modifier les rapports sociaux.

2.1. Le culte de la forme ou l'idéologie de l'engagement formel

Ce parler urbain présente des structures formelles brisant les traditions littéraires. La forme est désormais au service du fond. Les usagers de ce français tentent de briser l'arbitraire du signe pour établir une interdépendance entre le fond et les formes littéraires. En réalité, la rupture s'opère par rapport aux autres usagers conformistes. Le choix du parler déstructuré et éclaté s'oppose à l'unité du système d'écriture classique. Si ce parler s'impose en s'opposant dans la société ivoirienne, il voue un culte à la forme qu'il crée et recrée immanquablement. Ce qui est aussi intéressant est que les idées nouvelles de liberté, d'intégration, de démocratie se trouvent incrustés dans ce parler urbain. Ces quelques exemples de constructions phrastiques de ce type de parler pourraient prouver que le culte de la forme est assez criant chez ces usagers : *Les viés eux, i' font pour eux. Nous, on souffre, eux i' daba.* Voyons comment la structure de ces phrases précède les idées conçues. Dans la première construction, la répétition du pronom « *eux* » les gens du pouvoir pas formellement nommés, « *viés* » diminutif de vieux désignant implicitement les « gens » ayant en main la destinée d'une Nation et le pronom de conjugaison « *ils* » elliptique qui rejoint le « *eux* ». Le second exemple est aussi intéressant à analyser dans la mesure où sa syntaxe se libère du classicisme et explique l'idée telle qu'elle se pense. Ces confusions entre « nous » au pluriel et « on » au singulier sont une marque de fabrique de ce type de parler où il n'y a aucune différence entre le « on » pronom indéfini et le « ont » l'auxiliaire avoir au présent de l'indicatif. Et le mot « *daba* », une création typiquement ivoirienne si codifiée qu'elle ne peut être comprise que par des destinataires ivoiriens. La signification littérale « manger » n'est de se nourrir mais de penser uniquement qu'au bien-être des siens sans vraiment se soucier des autres. Ces phrases n'étant pas structurelles donne la latitude à l'usager de disposer des mots favorables à la recherche d'un bien-être. Pour ces usagers, le français même standard fait de règles rigides, est une autre forme de prison linguistique dans laquelle la société voudrait les enfermer. Ils se dressent contre ces formes pour créer des phrases portant toutes leurs aspirations, convictions, espoirs, nostalgies, la vision d'un monde où la liberté est possible à tous les niveaux.

2.2. Le renoncement aux anneaux du beau style

Ce parler urbain se caractérise par une utilisation déroutante du français : les emprunts aux langues ivoiriennes ne se cantonnent pas au lexique français. L'usager va jusqu'à traduire des

expressions idiomatiques de sa langue première au risque de tordre la langue française. Sa phrase n'est plus suave, bienséante, ce qui prévaut c'est de pouvoir la dire et de se faire comprendre. Il dit par exemple : *À banan, c'est fini pour lui, i 'a dja*. La contamination du français par des idiomes en malinké est la condition pour faire apparaître un nouveau regard. Ce faisant, il développe une conception de la mort. Cette mort n'est pas une fin totale mais le commencement d'une autre vie par le néologisme « dja ». Ces mots en français et ces mots maternels ne sont pas un calque syntaxique. Si l'objectif est une dénonciation indirecte de la situation politique, l'usager de ce parler évoque implicitement la désillusion collective, en montrant comment elle achève le démantèlement de la société déjà éprouvée par les politiques inadéquates. Ainsi, les frontières artificielles instaurées par la langue française, handicapent les locuteurs démunis de repères. La langue mixte est le mode d'expression d'une conscience mixte. Il ne s'agit pas de présenter des phrases mixtes, disloquées, mais de révéler le monde linguistique comme un foisonnement de langues qui ne reposent sur aucun ordre. Ce qui était distingué, hiérarchisé, se trouve compromis par la réalité sociale des usagers de la langue française : les catégorisations sociales si évidentes en sont les véritables motifs.

2.3. Motifs et naissance de parler urbain : les catégorisations sociales

Ce n'est qu'un aperçu pour démontrer succinctement comment ce parler urbain est né. Les fossés sociaux entre les populations d'une même Nation, sont à un niveau impensable. Ces nouveaux dirigeants à la peau noire, mais avec une réflexion plongée dans l'individualisme et loin des réalités de leur population, relèguent celle-ci au rang de badauds ayant une connaissance passive de la langue française. Ainsi, des catégories sociales liées aux événements et aux phénomènes collectifs (affrontements de groupes sociaux ; problèmes terriens ; religieux ; coutumes ; politiques ; existentiels ; parler) apparaissent de façon médiatisée. Cette médiatisation s'opère par le biais du portrait de l'usager, lequel portrait détermine son milieu social et son statut social révélés par son discours contenant toute sorte de mots cryptés instables linguistiquement.

Conclusion

Le nouchi est un jeu de mots cryptés, résistant à la traduction. Alors en compliquant les rouages politiques, nous en ralentissons le mouvement de ce parler. Si dans notre langue la partie politique est à peine créée, que peut-elle être dans des idiomes dont les uns abondent, à la vérité en expressions sentimentales pour peindre les douces effusions du cœur, mais sont absolument dénués de termes relatifs à la politique ; l'autre le nouchi, jargons lourds et grossiers, sans syntaxe déterminée, parce que la langue est toujours la mesure du génie d'un peuple ; les mots ne croissent qu'avec la progression des idées et des besoins. Les mots et leur agencement sur l'axe des paradigmes, sont des lettres de change de l'entendement ; si donc il acquiert de nouvelles idées, il lui faut des termes nouveaux, sans quoi l'équilibre serait rompu. Plutôt que d'abandonner cette fabrication linguistique aux caprices de ces usagers, il vaut mieux certainement lui donner votre langue ; d'ailleurs l'homme de la rue, peu accoutumé à généraliser ses idées, manquera toujours de termes abstraits ; et cette inévitable pauvreté de langage, qui resserre l'esprit, mutilera vos adresses et vos décrets, si même elle ne les rend intraduisibles.

Bibliographie

Bilola, Edmond, 2007, *Le français des romanciers négro-africains*. Paris, L'harmattan